

Une à une les voitures disparaissent, les piétons, fatigués, s'éloignent les uns après les autres, et bientôt c'est la solitude, le calme de la nuit et de tout le bruit de cette victoire, il ne reste plus rien, rien que l'écho qui, demain, jettera un dernier cri dans les journaux de la ville.

Sous les pâles rayons de la lumière qui meurt, sur la route blanche de neige, on voit se profiler l'ombre d'une voiture. C'est Juanita qui attend encore, qui attend toujours ; les instants ont passé, et Gaston ne revient pas.

Pour la première fois, depuis que Juanita avait épousé Gaston de Lévy, elle sentit l'aile du malheur effleurer son âme, elle crut que le printemps ne dure pas toujours et que la vie a plus d'amertume que de douceur ! Oh ! que son cœur se serre et que son âme est souffrante dans ces moments d'oubli, cette heure d'abandon !

Enfin, Gaston arrive. Juanita, toujours blottie dans le fond de sa voiture, attend encore.

— Oh ! ma chère, ai-je été trop longtemps ? Tu ne sais pas ce que c'est que le bruit d'une victoire et tu ignores le temps qu'il m'a fallu pour arriver jusqu'au vainqueur ! Mais je l'ai vu, je l'ai applaudi. Ma Juanita, tu ne me réponds pas, tu ne me regardes même pas : qu'as-tu donc ?

Juanita fixait ses grands yeux noirs dans le vide.

— Je n'ai rien. J'ai froid. Cette heure passée seule a été longue !

Avez-vous vu, au printemps, ces petites fleurs qu'un rayon de soleil a fait ouvrir ? Il semble qu'elles vont vivre longtemps, et peut-on voir une ombre de mort dans les couleurs chatoyantes de leur corolle, peut-on entendre un dernier soupir dans les parfums si doux qu'elles exhalent ?

Mais un soir, la brise se fait plus froide, on dirait que l'hiver, jaloux, veut revenir et effacer les premiers vestiges du printemps : et la nuit, dans l'ombre, la froide gelée a couché les petites fleurs, la mort leur a donné son baiser perfide.

Elles ne mourront pas aux premiers rayons de l'aurore, mais elle ne se relèveront pas. C'est en vain que le soleil enverra ses plus chauds rayons sur leur corolle pâlie ; c'est en vain que la rosée du matin jettera ses perles sur leur front, elles ne sentiront plus la chaleur d'un rayon ni la fraîcheur d'une goutte de rosée !

Le lendemain des courses, Juanita ne s'était pas relevée. Tout d'abord, Gaston avait cru que ce serait vite passé. Mais trop tôt il comprit que Juanita ne reviendrait pas, trop tôt il comprit que, comme ces petites fleurs, elle avait senti la froide étreinte de la mort serrer son cœur.

Le pauvre Gaston aurait voulu payer de sa vie cette heure passée loin de Juanita, ces instants donnés au vainqueur de la course. Mais il était trop tard. Chaque jour amenait chez la jeune malade un affaiblissement de plus en plus sensible, ses beaux yeux noirs semblaient toujours si tristes.

Il est si dur de mourir quand on a vingt ans, quand les premiers rayons de bonheur viennent de jeter sur le chemin de la vie, une ombre que nul nuage n'est venu effacer ! Il est si dur de mourir quand on aime !

C'était par un soir de mars ; Juanita avait appelé Gaston :

— Dis, te souviens-tu, il y a trois mois, ce soir où tu me demandais de t'accompagner aux courses ? et je laissais pour t'y suivre, un roman que je n'ai pas fini. L'héroïne était à moitié mourante. De grâce, finis-moi ce livre !

Quelques instants plus tard, Gaston, des larmes dans la voix, lisait pour sa femme, les derniers mots de la petite brochure.

— Germaine de Kerzerac était morte à la fleur de l'âge, frappée sans pitié, dans une heure d'abandon, par la mort cruelle, la mort qui n'avait épargné ni sa jeunesse, ni sa beauté !

Gaston, la tête penchée, sanglotait amèrement. Il revoyait là l'image de Juanita, l'image de son bonheur qui allait mourir ! Oh ! oui, la pauvre Juanita, en mourant à la vie, allait emporter le cœur de celui qui mourait au bonheur !

Quand Gaston de Lévy releva la tête, Juanita avait fermé ses beaux yeux noirs, ses joues étaient de nacre. Avec quel désespoir il saisit sa main glacée, avec quelle fiévreuse anxiété, il porta son oreille sur son cœur... Nul battement ne se faisait entendre...

Comme Germaine de Kerzerac, à la fleur de l'âge, dans une heure d'abandon, la mort l'avait frappée du bout de son glaive, et pour quelques instants d'oubli, Gaston de Lévy avait perdu son bonheur !

Juanita n'était plus, Juanita était morte. Les fleurs meurent si doucement !...

Louvette de Valmont

A PROPOS DE MARIAGE

On prétend que le mariage fait grève et que les jeunes gens reculent devant les charges que leur apporteraient une femme. Certes, à consulter les affiches des mairies, où les publications se lisent en nombre considérable chaque semaine, on ne peut croire que la jeunesse française soit aussi complètement dépourvue de courage, puisque d'après certaines personnes il faut de la bravoure pour se laisser aimer, soigner et dorloter par une jeune femme aimable et timide, remplie du désir de bien faire comme la généralité des jeunes mariées.

D'autres disent aussi (ce sont des parents, naturellement) que la jeune fille moderne répugne au mariage, qu'elle préfère si elle sait gagner sa vie, vivre indépendante et, si elle a une dot, ne pas l'exposer à disparaître dans des spéculations malheureuses ou la voir servir à payer les dettes d'un mari de mauvaises mœurs.

Si on faisait un plébiscite et que les jeunes filles fussent vraiment sincères, il en est peu ou pas qui préféreraient cet état de vieille fille soignée de de son bien à celui de femme mariée, même exploitée et méconnue. Et elles auraient raison. La vie est longue, et, quoi qu'on dise, tout s'arrange, surtout lorsqu'on apporte dans la conduite de ses affaires une certaine logique, accompagnée de beaucoup d'énergie. Il faut donc compter d'abord sur soi-même et un peu sur les autres, sans parler du hasard qui est un grand maître.

Je conseillerais donc, sans hésiter, à toutes les jeunes filles qui me lisent, de choisir le second entre ces deux partis : vivre en vieille fille égoïste ou devenir une mère de famille besogneuse. Les femmes possèdent en elles-mêmes des ardeurs de dévouement qui les poussent au sacrifice, et je pourrais citer plusieurs vieilles filles de mes amies qui, après avoir reculé devant les charges et les ennuis du mariage, sont devenues la proie de neveux, de cousins et étrangers, près desquels elles vont chercher l'affection qui leur manque et un semblant de maternité en se dévouant à des petits qui ne leur sont rien.

Du temps de ma grand-mère, on ne faisait pas tant de calculs. On se mariait quand on s'aimait et lorsqu'un temps raisonnable de fréquentation vous avait prouvé qu'on pouvait s'accorder comme caractère. Pour avoir de l'argent, on comptait sur le travail du mari, et pour l'épargne sur l'ordre et l'économie de la femme. On ne changeait pas de toilettes tous les mois. Les étoffes coûtaient davantage, on les transformait tant qu'elles duraient, on faisait moins bonne chère et personne n'aurait songé à changer son mobilier tous les cinq ans, ainsi que cela se fait maintenant.

Aussi, Mesdemoiselles, n'hésitez pas. Si vous trouvez un époux vous offrant une position très modeste et des garanties morales, épousez-le. La protection du bon Dieu et vos qualités personnelles établiront le budget. Croyez-moi, rien ne remplace la vie de foyer, basée sur l'affection du mari et de la femme.

Quand les bœufs vont deux à deux,
Le labourage va mieux

comme on chante dans *Richard Cœur-de-Lion*.

Puis, si vous n'avez pas éprouvé pour votre mari cette amitié sincère et confiante qui fait tout supporter, vous aurez l'amour maternel, et, pour aller plus loin, en supposant que cette espérance vous manque, vous

aurez la consolation du devoir accompli et la conscience d'avoir compris la vie comme toute femme doit la comprendre.

A mon avis, la plupart des jeunes filles ne se rendent aucun compte de ce qui les attend plus tard. Elles espèrent un prince Charmant qui doit leur apporter tout ce que la vie peut offrir de satisfactions de tout ordre et déposer à leurs pieds les trésors de Golconde.

Le mariage riche, voilà leur objectif. Elle ne se disent pas que l'argent peut disparaître et que rien ne vaut la petite fortune édifiée ensemble, à deux en bons associés, la main dans la main.

On reproche avec raison aux jeunes gens de ne plus se marier. Cependant il en est beaucoup qui se marieraient avec joie et qui n'osent pas demander certaines jeunes filles, parce qu'ils n'ont rien et que ces jeunes filles ont une petite dot ou des espérances. Puis un des motifs qui éloignent les jeunes gens du mariage est l'étalage que font les mamans des talents de leurs filles. Aussitôt qu'un jeune homme est soupçonné susceptible de devenir un prétendant, on évite de parler de choses terre à terre. On lui joue des morceaux de piano interminables, on lui chante des mélodies de Massenet et de Greig, on lui fait admirer des aquarelles. Tout cela ne lui dit pas si ses chemises auront des boutons et si sa femme sait faire la cuisine, car soyez persuadées, Mesdemoiselles, que même avec une dot considérable, une instruction moderne, une éducation soignée et des talents d'agrément de premier ordre, une femme n'est complète que lorsqu'elle y ajoute des aptitudes de bonne ménagère.

Voici à ce sujet deux anecdotes. La première est connue.

Lorsque Napoléon Ier laissa deviner son intention de répudier Joséphine, toutes les dames en possession de filles à marier sentirent naître la secrète ambition de voir le choix de l'empereur se fixer sur elles.

Les grandes dames de l'ancien régime, surtout, n'auraient pas dédaigné cette faveur. Aussi la duchesse de... rencontrant Napoléon à l'un des grands bals de la cour, se mit à lui vanter la beauté de sa fille, ses talents, etc. Ah ! sire, elle danse à ravir, chante en perfection, peint des miniatures, marche comme une déesse, son nez a la pureté antique, ses yeux l'éclat des diamants...

— Sait-elle coudre ? Madame, interrompit l'empereur. Et devant l'air ahuri de la duchesse, il tourna les talons.

L'autre historiette est arrivée dans ma famille. Un jeune homme peu riche désirait une jeune fille de beaucoup de talents. Les parents passaient pour riches et n'avaient rien. On se donnait une peine énorme pour cacher la situation. Les dames faisaient le ménage, le marché, des savonnages et leurs robes pour soulager l'unique servante, ce qui ne les empêchait pas de paraître dans leur salon en grande toilette et d'aller dans le monde où la jeune personne charmait les assistants par son talent de musicienne. Or, un matin, le jeune homme ayant une lettre à remettre de la part de sa mère monte quatre à quatre l'escalier des dames dont il est question, et trouve la porte entr'ouverte. Il allait sonner lorsqu'il aperçut la fille à genoux un mouchoir sur la tête, des vieux gants aux mains, un tablier de cuisine sur son peignoir, en train d'astiquer des cuivres. Sa mère, près d'elle dans le même costume écrivait la dépense. — « Comment, disait-elle tu n'as payé cette grosse sole que 40 cents ? — Les marchandes m'aiment bien, répondit la jeune fille, et elles me font des prix spéciaux. »

Le jeune homme redescendit, donna la lettre à la concierge et retourna chez lui prier sa mère de faire immédiatement le demande en mariage. Ceci n'est pas un conte. Les deux héros vivent toujours, sont très heureux et s'aiment comme au premier jour. Ils sont dans une jolie aisance et souvent l'heureux époux dit à sa fille : « Dire que sans cette circonstance j'aurais passé à côté du bonheur. »

Combien parmi vous, Mesdemoiselles, en est-il qui dissimulent leurs qualités pratiques, pour jeter de la poudre aux yeux et combien de jeunes gens passent ainsi à côté du bonheur !

BLANCHE DE GÉRY.